

Robert Chevalier de La Salle était natif de Rouen ; son éducation fut entièrement faite par les Jésuites, car on le destinait à devenir membre de cette communauté. Mais il quitta cette maison ce être et se rendit en Canada en l'année 1667, en qualité de marchand. Il paraît avoir eu beaucoup de succès et d'avantage dans le commerce ; mais son ambition s'éleva plus haut, car il forma le projet de découvrir un chemin à la Chine et au Japon, à travers les lacs du Canada, qu'il imagina, non pas sans raison pour ce temps-là, devoir conduire de beaux navires jusqu'à l'Océan Pacifique. M. Ribaut, auteur d'une histoire récente de ce pays, dit : "Il était instruit, savant même, actif, entreprenant, et animé d'un double désir d'arriver à la gloire et à la fortune." Ceci est confirmé par l'ouvrage sous considération. *Charlevoix* concourt dans le même témoignage, mais y ajoute d'autres qualités d'une nature moins favorable. Les particularités de sa vie nous montrent certainement que sa réserve ressemblait fort à de la méfiance, sa discipline à une sévérité outrée, et son ardente persévérance à de l'obstination ; et ces défauts de son caractère furent les principales causes de ses infortunes. Cependant sans ces qualités mêmes, il n'aurait pas obtenu le nom qu'il porte, et il ne se serait pas engagé dans les entreprises qu'il a formées et exécutées.

Après avoir eu une *notoriété* égale à ses talents et à ses travaux dans le commerce, et reçu des marques distinguées de faveur du gouverneur le comte de Frontenac, il retourna dans son pays natal en 1677. A son retour, il songea au grand projet qu'il avait longtemps médité, de suivre la rivière-Mississipi au Cabot, comme elle fut quelque temps appelée, jusqu'à son débouché dans l'Atlantique, ou comme il pouvait arriver, dans le Golfe du Mexique. Pour cet effet, il fit construire un vaisseau de soixante tonneaux à peu près à deux lieues au-dessus de la Chute du Niagara. Le 7 août, 1679, ce vaisseau, avec 34 passagers, dont une grande portion était des prêtres pour l'éducation et la conversion des Sauvages, fut lancé sur le lac Érié, et fit voile vers Mackinaw. Dans ce voyage, par une navigation inconnue et des plus hasardeuses, de La Salle déploya une force de volonté et un courage sans bornes, avec non moins d'adresse ; il ranimait le courage de ses gens par son exemple à travers tant de fatigues et de périls, et il parvenait toujours à causer la faveur des nations et des peuples indigènes, avec qui, on doit le mentionner à son éternel honneur, il ne fut jamais pendant sa vie en querelle, excepté dans une occasion, prêt d'en venir à une rupture. Il arriva à Mackinaw le 27 août, et quelques semaines après, jeta l'ancre près d'une petite île à l'embouchure de la Baye-Verte. Ici il chargea le vaisseau de provisions, et l'expédia vers l'endroit d'où il était parti. Mais ce fut pour lui une perte irréparable et une grande mortification, car on ne vit jamais ce vaisseau et n'y eut en lui jamais parler.

Cependant n'entretenant aucun doute sur sa sûreté, il continua lui-même dans des canots à explorer les rivages Ouest et Sud, du lac Michigan jusqu'au St. Joseph, alors appelé le lac Miami non maintenant approprié à la rivière qui tombe dans l'angle sud-ouest du lac Érié. La relation de ce voyage, étant courte, peut être citée comme un juste échantillon du talent de notre auteur pour la narration. — Tous leurs préparatifs étant faits ils partirent de l'île le 19 de Septembre. La nuit vint avant qu'ils eurent atteint la partie la plus proche du continent qui était à 12 milles de distance. L'obscurité augmentait, la vague s'élevait de plus en plus menaçante, et l'eau fraissait en s'élevant avec fureur, même à l'intérieur du canot ; après mille difficultés, à force d'efforts, ils parvinrent à se tenir ensemble pendant les longues heures de la nuit, et à mettre à terre au lever de l'aurore. Ici ils furent obligés de demeurer trois jours sur un terrain nu et aride, jusqu'à ce que le lac devint calme. Un porc-épic fut le seul trophée qui récompensa les courses fatigantes du chasseur, ce qui, dit le père Hennepin, offrit un goût agréable et savoureux à leurs citrouilles et à leur blé d'Inde. Ligeant de nouveau leur fidèles canots aux vagues, ils rencontrèrent bientôt encore de nouveaux désastres. Les nuages s'amoncèrent au-dessus de leurs têtes, les vents soufflèrent avec colère, et submergés, trempés d'eau et de grêle ils sont heureux de pouvoir se réfugier sur un roc nu et sans végétation aucune, et d'y demeurer deux jours, sans autre abri que leurs couvertes. A la fin d'un autre jour, ils furent en un si grand danger en essayant d'aborder que le Sieur de La Salle se jeta à l'eau avec ses gens et les aida à tirer son canot sur le rivage. Son exemple fut suivi par ceux des autres canots. Ils abordèrent quelque part dans le voisinage de la rivière Niwakie.

Alors les provisions leur manquèrent, mais ils avaient vu des Sauvages, et pensèrent que leurs habitations étaient proches. Trois hommes furent envoyés avec le caducet de paix, pour chercher du blé. Ils arrivèrent à un village abandonné où ils trouvèrent une abondance de blé dont ils prirent autant qu'ils en avaient besoin, et pour lesquelles provisions ils laissèrent en échange des effets que les natifs priaient le plus.

Avant la nuit les Sauvages rôlaient d'une manière un peu suspecte autour des gens réunis auprès des canots, mais quand le caducet de paix fut présenté, ils se montrèrent amis, et amusèrent leurs hôtes par leurs chants et leurs danses. Ils furent tellement satisfaits des effets laissés dans leurs villages que le jour suivant ils apportèrent encore du blé d'Inde, et aussi une provision de chevreuil, pour laquelle ils reçurent une récompense suffisante. Cette preuve de sympathie humaine, même chez les hommes appelés Sauvages, était un rayon de soleil dans le sentier des voyageurs fatigués.

Après quelques autres aventures de la même nature, La Salle et ses gens arrivèrent le 1er Novembre à l'embouchure du St. Joseph, où ils passèrent le reste du mois. Le 3 Décembre, ils montèrent la rivière dans des canots

dans le but d'arriver au portage qui conduit dans le Kankakoo, ou branche orientale de l'Ohio. Le 1er Janvier 1680, ils parvinrent à Péoria, situé sur la rivière en dernier lieu nommée, où ils se mirent à construire un fort. Enfin après plusieurs changements, ils trouvèrent ce qu'ils appelèrent une position favorable et ils érigèrent le fort St. Louis, qui peut être considéré le Quartier Général de La Salle, durant le reste de son séjour dans ces lieux. Le fidèle Tonty avait généralement le commandement durant les longues et fréquentes absences de De La Salle. Le 28 de Février, La Salle partit pour un voyage par terre jusqu'à Frontenac, maintenant Kingston, déterminé à faire de plus grands préparatifs pour son voyage de découverte sur le Mississipi. Il arriva divers incidents désagréables pendant ce long et périlleux voyage ; mais le plus grand malheur qui lui arriva fut le meurtre de son fidèle compagnon, le père Gabriel, qui tomba victime des cruels soupçons des Sauvages. Trois jeunes guerriers appartenant à une tribu en état d'hostilité avec celle dont les voyageurs avaient gagné la bonne amitié, rencontrèrent ce vénérable Missionnaire dans une de ses solitaires promenades, et l'assassinèrent de sang-froid. L'Historien fait au sujet de ce triste accident les remarques suivantes :

"Ainsi périt un homme dont le caractère est loué par tous les écrivains qui mentionnent sa mort. En Europe il avait possédé des offices importants dans l'Église, et il fut pendant quelque temps à la tête de la mission des Récollets en Canada. Il fut remarquable par ses vertus, sa piété, et ces rares qualités qui donnent à l'esprit et au cœur la sérénité et la gaieté dans les épreuves les plus sévères. Charlevoix dit qu'il mourut à l'âge avancé de 71 ans. Il avait été dix ans en Amérique dévoué avec ardeur à la cause à laquelle il avait consacré sa vie, passant ses jours et nuits dans les huttes des Sauvages, se faisant pour ainsi dire membre de leurs familles, se soumettant sans qu'on le lui demandât aux plus grandes misères qu'il endurait patiemment et attendant avec anxiété les bénédictions célestes, pour tourner le fruit de ses travaux, au bien être spirituel de ces simples enfants de la nature.

"Certes il est peu d'exemples, dans l'Histoire de l'humanité, plus dignes d'admiration et de profond respect que ceux des missionnaires catholiques en Canada. Avec une sincérité de cœur, un sacrifice de soi-même, dont on peut à peine trouver le parallèle, abandonnant loin derrière eux les jouissances de la vie civilisée, privés des joies et des douleurs de toute société et de la sympathie de leurs parents et amis, et entourés de tous côtés par des dangers, des obstacles de tout genre, ils épuisèrent leurs énergies dans une œuvre, pour laquelle ils ne pouvaient espérer d'autre récompense que la conscience d'avoir accompli un grand devoir qui plaisait à Dieu, comme devant éclairer l'obscurité morale et intellectuelle d'une race dégradée de l'espèce humaine. Quelques-uns furent assassinés, d'autres cruellement mis à la torture, mais ces atrocités barbares n'ébranlaient pas l'imperturbabilité de leurs successeurs, ne les arrêtaient pas, et ne les empêchaient pas de remplir les rangs éclairés d'une manière aussi effrayante. Nous n'avons pas besoin de chercher le but, ni de nous informer des résultats ; les motifs sont la preuve du mérite ; et l'humanité ne peut réclamer de plus grand honneur qu'il se soit rencontré des exemples de cette nature."

En arrivant au fort Frontenac, il paraît être demeuré plusieurs mois à faire de plus grands préparatifs pour son expédition vers le Sud, et aussi à faire des arrangements convenables avec ses créanciers, avec qui ses projets étendus de découvertes l'amènèrent quelquefois en difficultés, mais dont il satisfaisait les réclamations par quelques sacrifices de ses propriétés. Lorsqu'il fut entièrement préparé, il se rendit pour rencontrer ses gens, au Fort St. Louis, par la même route dans des canots, qu'il avait déjà suivie deux ans auparavant, dans le Griffin, en faisant le tour des lacs Érié, Huron et Michigan. Ayant dans ces différents voyages passé l'année 1681, l'assemblée ses gens au nombre de 54 à Chicago, le 4 de Janvier 1682, et montant cette branche de rivière, entra dans l'Ohio par une route plus courte et plus directe que celle par lui suivie deux ans auparavant. Enfin le 6 de Février ils purent mettre leurs canots à flot sur le Mississipi qu'ils avaient si longtemps cherché. Le même jour, ils passèrent l'embouchure du Missouri, remarquable par son courant rapide et ses eaux boueuses. Le père Régnon dont les notes de voyages sont incluses dans l'ouvrage de Leclerc, "Établissement de la loi," donne une longue description des diverses tribus Indiennes, qu'ils trouvèrent sur les bords du fleuve, et dont ils eurent soin de cultiver l'amitié. Ils passèrent l'embouchure de la rivière Arkansas le 10 mars. Le 6 avril ils arrivèrent à un endroit où la rivière se sépare en trois branches, là nôt après l'eau devint d'abord âpre, et puis salée, et l'impression générale du Mexique se découvrit devant eux. La cérémonie de la prise de possession du pays est ainsi décrite, page 103 : le jour suivant fut employé à explorer un endroit, éloigné de la marée et des inondations de la rivière, sur lequel ils firent ériger une colonne et une croix ; cette cérémonie fut faite le jour suivant. Les armes de France furent attachées à la colonne, avec cette inscription : Louis-le-Grand, le roi de France et de Navarre, régnant ; le 9 d'Avril 1682. Tous les hommes étaient sous les armes, et après avoir chanté le *Te Deum*, ils honorèrent l'occasion par une décharge de mousqueterie, et aux cris de vive le roi ! nonobstant cette formalité et la vaine non suspecte de ce récit, il est néanmoins vrai que la vallée du Mississipi a été navigable 140 ans auparavant, par Ferdinand de Soto, un des partisans de Pizarro, avec une force d'au moins 500 hommes. (Voyez l'Histoire des États-Unis de Bancroft.)

La légère notice qui vient d'être donnée de cette Biographie, jusqu'au point où nous sommes arrivés est toute ensemble insuffisante pour rendre le